

Un gouverneur du Japon, qui n'écrivait point de romans, mais qui voulait plaire à son maître, et qui ne manquait point d'imagination, comme on va le voir, fit construire, sur une colline qui s'avancait dans la mer, une prison exposée à tous les vents; elle se composait de cages où l'on ne pouvait ni se tenir debout ni s'asseoir, et qui ne préservaient ni des feux du soleil ni des rigueurs de l'hiver. Il y jeta un Jésuite, le père Spinola, et quatorze religieux, coupables d'avoir prêché dans le pays la chasteté, l'aumône et l'égallité des hommes devant Dieu. Il espérait, en les faisant périr par la faim, par la nudité, par l'infection, mais sans éclat, éteindre le zèle qui se rallumait ailleurs à leurs bûchers. Qu'arriva-t-il? le nombre des prisonniers s'accrut; de 5 chrétiens japonais se dénoncèrent pour entrer dans cette prison, et lorsqu'ils y furent, ils sollicitèrent l'honneur d'être agrégés à la Société de Jésus. Spinola les admit; la cage devint une maison de novices. Le gouverneur, voyant cela, eut, par le conseil des protestants anglais qui naviguaient dans ces parages, qu'il ferait encore mieux de brûler les Jésuites. Après trois années passées dans les cages d'Orimura, Spinola, ses compagnons et ses néophytes, au nombre de sept furent conduits au bûcher. Trente-un chrétiens indigènes devaient avoir la tête tranchée le même jour, au même endroit. Quand ces deux bataillons de martyrs furent en présence. Le père Spinola entonna le *Laudate pueri Dominum*. Les prêtres, les chrétiens que la mort attendait, ceux qui, dans la foule, s'honoraient de leur amitié, de leur parenté ou de leur constance, tous, d'une voix éclatante, firent retentir le cantique de louanges. Spinola parla ensuite. Les lettrés du Japon, stylés par les marchands protestants de Hollande et d'Angleterre, alléguaient déjà contre les Jésuites les arguments du *Constitutionnel*. Spinola, du haut de son bûcher, dit en peu de mots quelle ambition l'avait animé; il se réjouit de posséder enfin les biens qu'il était venu chercher. Tandis qu'il parlait, « il aperçoit Isabelle Fernandez, l'épouse du Portugais dans la maison duquel il a été saisi. Un doux souvenir frappe son cœur, et il demande à cette mère où est son petit Ignace. C'était le fils d'Isabelle, que, quatre années auparavant, le Jésuite avait baptisé la veille même de son arrestation. Isabelle soulève l'enfant, qui, comme tous les chrétiens, était couvert de ses plus beaux vêtements, et elle dit: Le voici, mon père, il se réjouit de mourir avec nous! » Puis s'adressant au petit Ignace: Regarde, continue-t-elle, celui qui t'a fait enfant du bon Dieu, celui qui t'a révélé une vie mille fois préférable à celle que nous allons laisser. Mon fils, implore sa bénédiction pour toi et pour ta mère. Ignace se met à genoux, il joint ses petites mains, et, déjà presque entouré de flammes, le confesseur, éprouvé par vingt années de tribulations, bénit ce martyr au bûcher. Un cri de pitié s'échappe de toutes les bouches. Pour le comprimer les juges donnent le signal de l'exécution, et les trente-et-une têtes de chrétiens tombent les unes après les autres (1). Ce moyen de couper court à la vénération qu'inspiraient les Jésuites est infailible, mais il est le seul qui réussisse auprès de ceux qui les connaissent et sont dignes de les connaître; depuis trois siècles on n'en a pas trouvé de meilleur, aussi l'a-t-on souvent employé. M. Sue écrit pour les descendants et pour les pareils de ceux qui, tandis que les Jésuites mouraient ainsi, marchaient et cachaient sur la croix de Jésus pour obtenir le droit de trafiquer au Japon. Qu'il se borne à les charmer, et qu'il consente à nous voir, nous et nos enfants, nous agnouiller comme Isabelle Fernandez, au pied de l'échafaud ou du pilori.

Cependant, au milieu de ces persécutions, quel miracle fait vivre les Jésuites et les multiplie? Ils sont toujours, ils sont partout, vaincus et conquérants, détruits et indestructibles: Après Spinola, quand la mort est sûre, pas un missionnaire du Japon ne déserte le poste qui les dévore, et d'autres accourent de l'Europe pour toucher cette terre et mourir dans d'indescriptibles tourments. Il faut que les Hollandais et les Anglais établissent sur la côte une croisière sévère pour y étouffer l'Évangile en étouffant le sacerdoce: les Jésuites alors vont mourir à la Chine, et c'est toujours ainsi. Aujourd'hui même ils renaisent en Europe sur les débris des lois faites contre eux, comme en Amérique sous les flèches des sauvages, comme en Asie dans les tortures. Nous prédisons que le monde ne s'en délivrera pas. La calomnie aura beau agiter les coupes, préparer les bûchers, irriter la populace, amener les législateurs; tant qu'il sera si glorieux d'être Jésuite, on n'obtiendra pas des chrétiens qu'ils aissent périr ce nom. Pour que les Jésuites disparaissent sans retour, il faut attendre qu'ils l'aient mérité, c'est à dire qu'ils aient failli. Tout ce que l'on entend maintenant n'a, comme par le passé, qu'un résultat, qui demeure acquis à la gloire et à la force de l'Ordre, malgré tous les orages présents et futurs: c'est de pousser dans la Compagnie de Jésus la plus grande partie des vocations religieuses qui se déclarent. Toute âme amoureuse des opprobres de la croix se sent entraînée vers cet institut qui représente si bien Jésus insulté par la populace, flagellé par la Synagogue, condamné par Pilate; Jésus mort sur le Calvaire et ressuscité le troisième jour. Là vont les plus fermes esprits, les cœurs les plus dévoués, les vertus les plus courageuses. Je pourrais dire à certains journalistes que je connais aussi bien que ceux qu'ils outragent, quelle jour, à quel heure ils ont fait un Jésuite de tel prêtre séculier qui, peut-être, n'aurait jamais songé sans eux à quitter son tranquille presbytère. L'effet est le même sur les laïques. Les Jésuites sont de tous nos prêtres ceux qui voient à leurs pieds le plus de convertis. L'homme qui brise avec les maximes du monde goûte une noble joie à consommer dans leurs mains son sacrifice: c'est une réparation de plus dans

(1) *Histoire de la Comp. de Jésus*, t. III, pages 191-192. Nous citons ce trait entre mille semblables ou, s'il est possible, plus beaux, qui abondent dans le livre de M. Crélicque Joly.

cette œuvre des réparations solennelles, et Dieu se plaît à contenir le courage de ses serviteurs en leur donnant d'absoudre leurs anciens ennemis.

Puissent, — car l'histoire de ces saints instruit à la miséricorde, — puissent tous ceux qui les maudissent, les frappent et les calomnient, n'être assignés qu'à leur élément tribunal! Le spectacle des injustices passées remplit l'âme d'une force singulière contre les injustices du présent: n'y laisse presque autant de pitié pour les meurtriers que de pieuse admiration pour les victimes. En voyant ce que sont devenus les uns et les autres au bout de quelques années, comment plaindre les martyrs? Ils n'ont perdu quelques heures de vie que pour entrer plus tôt en possession d'une gloire dont l'éclat éternel respic jusqu'à nous; et certes, ils n'auraient rien gagné à mourir paisibles dans leur lit! Comment haïr beaucoup les persécuteurs? Ce qu'ils ont gagné d'argent, de plaisir, de pouvoir, n'a pas duré longtemps. Ils sont morts aussi, ils ont rendu compte à Dieu. L'histoire, assise à leur chevet, parle souvent des terreurs de leur trépas: elle ne dit jamais qu'un mourant il aient chanté d'une voix calme le psaume de la délivrance, et loué le Seigneur qui les appelait à Lui. Elle nous montre leurs rivaux satisfaits, leurs ennemis vengés, leur pouvoir abattu: point de mère qui vienne implorer leur bénédiction pour ses fils, point d'honnêtes gens qui les envient, qui les adament, qui les pleurent. Ils meurent, et leur nom, lorsqu'il reste dans les annales humaines, y devient l'opprobre de la page où il est écrit. Est-ce que, comme eux, ne mourront pas et ne seront pas jugés ceux qui les imitent? Est-ce que rien nous dit que les plagiaires vivront davantage ou réussiront mieux que les inventeurs? Est-ce qu'ils ont trouvé l'art de creuser à la vertu des tombes stériles? Oui, sans doute, ils nous indignent, ils nous fatiguent, ils retardent jusqu'à demain le bien qui se pourra faire aujourd'hui même; mais, dans quelques années, le mal d'entre eux, s'il n'a réjoui nos âmes immortelles en détestant son erreur ou son crime, ne nous fera pas pitié?

*Île du Prince Édouard (ci-devant île Saint-Jean). — Détails historiques et statistiques. — Le prophète Macdonald et ses sectaires.*

— On lit dans le *Canadien* :

Un illustre prélat, feu Mgr. Pessis, nous disait un jour, après avoir visité l'Angleterre, la France et l'Italie, qu'il n'avait vu aucun lieu qu'il préférât, pour la beauté des sites et des paysages, à Saint-Jochim (propriété de M. du Séminaire de Québec), et à l'île du Prince Édouard, où nous avons eu le bonheur de le rencontrer pour la première fois, dans une visite épiscopale qu'il y fit en 1812. Cette île, qui se fait partie de ce qu'on appelait autrefois Nouvelle-France, et où il existe encore des établissements français considérables, est moins connue de la généralité des Canadiens qu'elle ne devrait l'être à cause de ses anciens rapports et de sa communauté de fortune avec ce pays, et de sa position à l'entrée de notre fleuve, qui en fait naturellement une annexe du Canada.

Elle est probablement destinée à devenir le centre des opérations de la grande compagnie qui s'organise maintenant dans ce pays et en Angleterre et qui vient d'obtenir une charte de notre législature et du parlement impérial, pour l'exploitation des pêcheries du Gaspé, et des mines de charbon de Gaspé; d'où il résultera nécessairement des relations plus étroites et plus multipliées avec elle. Nous croyons donc faire une chose agréable à nos lecteurs canadiens en leur donnant quelques détails historiques et statistiques sur cette île, plus connue d'eux et des géographes sous son ancien nom d'île Saint-Jean, et qui n'a rien gagné, en célébrité du moins, à l'acte de cornu snerie par lequel elle a été débaptisée et qui a presque effacé un des souvenirs les plus honorables dans l'histoire de l'Amérique.

Peu après la découverte du Nouveau-Monde par Christophe Colomb en 1492, Henri VII, qui occupait alors le trône d'Angleterre, prit la résolution d'envoyer lui aussi à la découverte de nouveaux pays, et chargea de cette commission Sébastien Cabot, navigateur vénitien établi à Bristol, qui fit voile de ce port en mai 1497, et se dirigeant droit à l'ouest, avant que les vents le lui permit, rencontra bientôt une terre à laquelle ses matelots donnèrent le nom de Terre-Neuve. Puis, continuant sa course à l'ouest Cabot découvrit, le jour de la fête de saint Jean-Baptiste, 24 juin 1497, une île qu'en honneur du jour il nomma l'île Saint-Jean. Il débarqua sur cette île, et emmena trois de ses habitants en Angleterre où ils moururent.

Diverses circonstances empêchèrent les Anglais de profiter des découvertes de Cabot, mais les Français étaient alors plus actifs et plus entreprenants. Déjà en 1504, la pêche sur le grand banc de Terre-Neuve et en dedans du golfe Saint-Laurent était commune et familière, non seulement aux Basques, mais aux Bretons et aux Normands; en 1506, Jean Denys, de Houlleur, publia une carte des îles de Terre-Neuve et de Saint-Jean, et, en 1508, un naturel de l'une de ces îles fut montré à Paris.

Quoi que le golfe Saint-Laurent eût été fréquenté de si bonne heure par les pêcheurs français, ils n'y firent pas d'établissement permanent avant 1550 qu'il en fut formé un à Percé, du côté de Gaspé de la Baie des Chaleurs. Il s'en forma bientôt un autre à Caruquette, dans la même baie, du côté du Nouveau-Brunswick. Outre le commerce des pelleteries et la pêche ordinaire, la chasse, comme on pourrait l'appeler plutôt que la pêche, au veau marin, à la vache marine, et à la balaine, qui abondaient alors sur ces côtes, était très lucrative, et il se forma à Paris, en 1660, une compagnie pour l'exploitation de cette industrie. Le roi de France était à sa tête; son principal établissement était sur l'île maintenant déserte et stérile de Miscou, qui forme aujourd'hui l'extrémité nord-est du Nouveau-Brunswick, et c'est de là qu'elle prenait son nom de Compagnie Royale de Miscou.